L'INCUBATEUR ONIRIQUE

Par Amandine WAXIN

Bon, bon, bon… Ai-je bien fait de venir ici ? Vont-ils être réceptifs à mon projet ?

Ça y est, me voilà arrivée dans la demeure. L'hôtesse vient de m'accueillir, Madame Selma, une personnalité assez fantasque, un style diseuse de bonne aventure, qui inspire toute ma sympathie. Elle autorise à elle seule toute l'extravagance que ma famille s'évertue à mettre sous cloche.

Elle me fait entrer dans la maison. J'arrive dans une pièce très lumineuse, transversale pour mieux laisser pénétrer le soleil et sa chaleur.

Oh, la boulette ! Je n'ai pas vu cet homme assis dans le grand fauteuil club. Il parait si petit dans ce grand décor que je n'ai même pas pris le temps de le saluer. Il se lève et me dit d'un ton solennel : « Venez et installez-vous le temps que le maître des lieux arrive et vous reçoive. »

Et il pouffe de rire. Car en effet, ça ne semble pas être son vocabulaire habituel. Lui, paré de chaussettes montantes, canne de rando et bonnet façon Cousteau vissé sur la tête, il a quelque chose de touchant.

Le repas d'hier a été un fiasco…

Oh, j'ai été mauvais à tenter de placer mon produit à toute fin.

Mais que t'arrive-t-il, mon vieux ? Ce n'est pas ta façon d'agir.

Pédant, le gars. Pas du tout l'image que je voulais montrer.

Trois seulement sur onze prêts à tester l'incubation onirique. Quel échec !

Mes forces me lâchent. Je n'ai plus d'énergie. J'en ai ras la casquette de porter l'étendard à bout de bras. Je suis fatigué. Je n'y crois plus vraiment moi-même. Pourquoi toujours vouloir se dépasser ainsi, gratter à vif mes failles profondes, casser mes carapaces pour m'affranchir du poids trop lourd du passé.

Oser, toujours, les fantaisies et facéties. Pourquoi ? Pour qui ?

Allez, je vais un peu marcher, tiens, ça va m'aider.

Mais qu'est-ce que c'est que ce truc ? Que fait cette horloge dans le jardin ? Je ne l'avais pas vue.

Mais elle n'a pas d'aiguille !

Elle s'approche et chuchote à mon oreille : « le temps s'est arrêté… »

Sensation d'étouffement. Sentiment d'être entravé. Je me fige à l'intérieur.

Le – temps - s'est – arrêté –

Allez je rentre me mettre au chaud.

Je m'assois, que dis-je, je m'enfonce dans le canapé face à ce portrait surprenant de cette femme sud-américaine coiffée d'une couronne de fleurs, cigare au bec. Elle me fait un clin d'œil, je la trouve sympa. Elle me baragouine des mots en espagnol, quasi inaudibles du fait du cigare cubain qu'elle coince entre ses dents. Rien compris.

« Puede répétir, por favor ? » OK. Espagnol approximatif, ça date du lycée tout ça.

Elle prend le fameux cigare cubain et me sert de son bel espagnol chantant « Adopta la postura del ciego que quiera pintar el mundo ». Oh merde, je vais oublier sa phrase... J'ai pas tout compris. Un papier pour noter. Vite !

Je déroule l'accoudoir pour prendre une feuille et je note. C'est quoi, Ciego ? Merde, je ne sais pas.

La femme n'a plus l'intention de m'aider. Elle a repris sa posture figée, son regard fier et déterminé.

Il me faut Loriana ! Elle vit la moitié du temps en Sardaigne. Elle doit maîtriser l'italien, cousin proche de l'espagnol.

Mais où se cachent-ils tous, bon sang ?

J'arpente la maison.

Ah bah les voilà ! Ils sont tous affairés à écrire dans la salle à manger.

Gaston a de la neige qui lui tombe sur la tête, c'est beau. Jerry pétrit une patte de canard, il malaxe et ça fait coin-coin, c'est assez rigolo. Gustave a les pieds sur la table basse, assis sur sa patate flottante, il cherche l'inspiration, stylo aux lèvres. La peintre dessine des fragments dans l'air, il virevolte autour d'elle. Julia Verne dessine les plans de sa nouvelle machine. Des ailes en bois lui sortent du dos. Salma interroge sa boule de cristal, des lutins aux yeux noirs lui répondent. Pourtant je la vois qui appelle les fées de toutes ses forces. Jérôme est dans son coin,

sérieux, comme s'il écrivait une thèse. Des mots compliqués sortent de son crâne. Lorima rêvasse, des cœurs dans les yeux, à son prochain amoureux. Je m'approche d'elle doucement et lui fais mon plus beau sourire. « Oui Octave », papillonne-t-elle. « Lorima je me demandais si vous connaissiez l'espagnol ? » « Un peu, oui, j'ai des notions. » « Sauriez-vous ce que je veux dire, ciego ? » « Ciego, ciego. Je dirais que c'est l'aveugle. »

L'aveugle… c'était quoi déjà le reste de la phrase ? Je tire de la poche de mon pantalon l'énorme papier sorti de l'accoudoir et relis la phrase : « Adopta la postura del ciego que quiere pintar el mundo. »

Adopter la posture de l'aveugle qui veut peindre le monde.

Mes mains me démangent, mes jambes me poussent à monter à l'étage, dans l'atelier de création. Je peins avec frénésie, les yeux fermés, sur ce mur blanc immaculé qui, en temps normal, sert à projeter des vidéos.

Je m'enduis de peinture, tamponne mon corps sur le mur, fais glisser mes mains dans les teintes.

Quand soudain, la petite voix de suraigüe de Cricri m'interrompt : « Octave, ça va ? »

Oh putain, je ne l'avais pas vue. J'ai l'air fin, à moitié nu, plein de peinture.

Elle m'observe, assise sur son tapis de yoga avec son ami Dark Vador qui s'étire. Pour qui vont-ils me prendre ?

Je ne sais plus quoi faire de ma peau.

Je redescends, penaud, ma veste sur l'épaule, les cheveux ébouriffés, les lèvres vertes, le corps multicolore.

Ils lèvent tous la tête vers moi. Je voudrais me glisser dans un trou de souris.

Pourtant mon allure ne semble pas dissuader Gaston... Il vient droit vers moi et m'agrippe l'épaule.

« Octave, Octave, j'ai réfléchi à votre incubateur et ça m'intéresse vraiment. »

Moi : « Gloups ! »

Comment j'ai bien pu lui inspirer confiance dans cet accoutrement ?

Il enchaîne : « Ce serait combien pour monter dans l'incubateur ? »

Ouh là, j'ai l'impression qu'il croit que l'incubateur est une machine à remonter le temps.

« Oui mon cher, avec plaisir, retrouvons-nous devant la porte du petit salon bleu dans trente minutes, vous voulez bien ? »

Non mais qu'est-ce qui m'arrive à lui parler d'un ton solennel d'un coup ?

Je me pose dans le premier salon. Je vais pouvoir réfléchir. Tout est calme ici. Juste des fauteuils confortables, des cadres avec des oiseaux exotiques, une déco sobre et une belle lumière. Je regarde par la fenêtre et la gardienne des récits est là, elle fait partie d'un grand arbre où tous ses ancêtres s'enchevêtrent sur les branches.

Je m'assois et mets la tête entre mes mains.

Dans les tableaux, les oiseaux se mettent à piailler.

Plus mes pensées s'emmêlent, plus ils sont bruyants.

« Mais taisez-vous, je n'arrive plus à réfléchir ! »

Dans la cacophonie ambiante, le corbeau à longue queue s'extrait de son tableau et vient se poser devant moi : « Ose, mon vieux, ton jour est arrivé. Ne laisse pas tes doutes et tes hésitations te paralyser. Tu peux y croire, mais tu dois te laisser porter. »

Tous les autres volatiles en furie se taisent sur cette dernière phrase. Je me sens tout à coup épuisé. Mes yeux se ferment.

Mon épaule est secouée par Gaston. Je l'avais oublié celui-là.

« Asseyez-vous, mon cher, nous allons discuter un peu. Racontez-moi ce que vous attendez de l'incubateur. »

« Alors voilà, Monsieur Octave, j'ai reçu une lettre. Dessus, mon cher Mont-Blanc en photo et derrière ces quelques mots : bientôt avec moi ? Si tu attends trop longtemps, j'aurai les pieds dans l'eau. Peut-être est-ce ce que tu attends ? »

« Et donc, quel lien avec ma thérapie par incubation onirique ? »

« Voilà. Madame Selma m'a d'abord mis sur la piste du Mont-Blanc qui fond. Mais à vous je peux le dire, je crois que c'est un appel au secours de mon ancêtre De Carpentris, charpentier de son état, qui a amené l'eau à Paris. Car oui, je pense qu'une crue mémorable se prépare et qu'il va y passer si je ne fais rien. »

« Bien. À quelle époque vit ce De Carpentris ?

« À l'époque de Louis XIV. »

Bon. Là, à ce moment, je me demande vraiment s'il a saisi l'intérêt de ma thérapie par incubation onirique. Le but n'est pas de sauver son ancêtre, mais de le faire progresser lui. Non mais là, j'intellectualise encore. Le corbeau m'a conseillé de laisser faire…

« Allo, vous êtes avec moi, monsieur Octave ? »

Oh merde, je suis encore partie dans mes pensées sans m'en rendre compte.

Allez, c'est parti !

Je positionne Gaston bien devant la porte, en chêne brut, avec de belles moulures, une poignée en céramique blanche. Je lui propose de mettre la main dessus, de fermer les yeux et de penser très fort à cet ancêtre, à son lien avec lui.

Je le laisse ainsi plusieurs minutes, me concentrant moi aussi, main sur ses épaules. On dirait un coach qui prépare son poulain, c'est drôle. Ne te déconcentre pas, Octave !

Un, deux, trois, on ouvre la porte.

Un flot énorme d'eau nous assaille. Gaston boit la tasse.

Il est éjecté un mètre plus loin.

Moi, je m'accroche au chambranle de la porte. Résistera-t-il longtemps ?

Un des lustres se décroche et Gaston manque de le prendre en pleine tête. Mais qu'est-ce que c'est que ce bordel ?

Gaston crie : « Octave, Octave ! »

« Ca va aller, prenez ma main. »

On entend une voix du fond de la pièce : « Continue l'ascension, va au bout, crois-y ! »

Gaston m'impressionne. Il remonte ses chaussettes et agrippe les parois du mur. Il plante son piolet dans les boiseries et progresse comme s'il escaladerait une montagne. L'eau n'a plus de prise sur lui. Cette parole semble l'avoir galvanisé. Il progresse toujours un peu plus.

Il est maintenant dans la pièce, agrippé au canapé, alors que l'eau s'écoule toujours sur lui, déformant parfois son visage au détour d'une vague.

Un siphon se crée au milieu de la pièce. Il est aspiré. Putain, mais qu'est-ce que j'ai fait ???

« Gaston ? Gaston ? »

Je lui tends la main. Il s'y aggripe.

Je le retiens à toute fin.

« Ne lâchez rien, mon vieux, je suis là. »

Il s'enfonce pourtant. Si bien que je ne le vois quasiment plus. Je sens encore sa paume humide dans la mienne, heureusement.

Et là, du tréfonds des entrailles de cette tornade, je l'entends prononcer cette phrase déchirante : « Il est mort ! De Carpentris s'est noyé... »

Tout se calme d'un coup. Le temps s'est figé. Plus d'eau, plus de vent. Juste nous deux, échoués sur ce canapé bleu, trempé jusqu'à l'os.

Gaston me regarde, les yeux pleins de larmes, et répète : « Il est mort… De Carpentris s'est noyé…. »

Je lui réponds : « Vous le saviez sûrement, Gaston, tout au fond de vous, si vous nous avez amenés ici. Qu'est-ce qui vous rend si triste ? »

« Il a été au bout de ses idées, de ses projets, et ça l'a tué. »

La cubaine du tableau me fait un clin d'œil. Ça y est, il a touché du doigt le nœud, celui qui l'empêche d'avancer depuis si longtemps, qui lui fait trouver des excuses pour toujours différer ses expéditions, sur ou autour du mont Blanc. Il a une peur bleue de claquer s'il va au bout de ses rêves !

Le temps s'est figé sur une histoire du passé. Il a dû traverser les ténèbres anciennes pour libérer cet ancêtre de son funeste destin et du même coup s'autoriser à oser, à vivre et à aller au bout de ses rêves.

Je lui redonne son piolet. Il le prend avec fierté et affirme : « Je le ferai, Monsieur Octave. Je vais gravir le mont Blanc, en solitaire. »

Merci Gaston, car à cet instant, à nouveau, je crois à mon projet de thérapie par incubation onirique !